

Chapitre Sept

Illusions et réalité

Midi était à peine passé, quand le groupe de pénitents sortit de l'église. Les uns rentrèrent chez eux, les autres allèrent au réfectoire commun. Les jeunes, s'éloignant lentement en groupe, écoutaient avec attention Bernardino qui, excité, faisait de grands gestes de la main.

Giovanni sortit en dernier. Il vit fra Giacomo assis à l'ombre et se dirigea vers lui. Il avait un air hautain, comme si – pensa le frère avec tristesse en le voyant s'approcher – il éprouvait ou feignait de la gêne à le rencontrer. Mais il se trompait. En fait, arrivé à quelques pas de lui, le supérieur des pénitents de San Lorenzo ouvrit les bras et d'un air content, embrassa son ami.

« Bienvenu, Giacomo ! Nous pouvons enfin nous parler tranquillement en paix. »

« Oh Giovanni ! Depuis combien de temps nous sommes- nous vus ? »

« Si longtemps, si longtemps ! »

« C'est depuis l'époque de Trente, si je ne me trompe. En ce temps là – t'en souviens-tu ? – nous étions toujours ensemble ... Dans la bibliothèque du chapitre ou en dehors. J'espère que tu ne l'as pas oublié ! Il y a huit ans passés, n'est-ce pas ? »

« Mais où as-tu disparu ? Je t'ai cherché... » demanda Giovanni.

Fra Giacomo, avec l'air content de quelqu'un qui repense à ses meilleurs moments, l'interrompit : « Laisse-moi dire ! Laisse-moi dire ! Patiente un moment ! Tu étais apprenti dans l'étude du notaire Guidorizzi, celui qui connaissait tous les secrets les plus sordides des familles de Trente – quel individu – et moi j'étais toujours là, hésitant à prononcer mes vœux ou non ; Puis je suis entré comme tu le vois dans l'ordre et il m'envoya à Venise. Et mon père qui s'obstinait à espérer que je continue son métier et à me donner de l'argent pour me séduire ! Pour devenir frère j'ai dû quitter Trente et rompre d'un coup avec tous les gens de mon milieu ; sinon, je ne me serais jamais décidé. C'est pour cela que tu ne m'as plus vu... Je n'ai rien dit à personne... »

Il s'interrompit, prit Giovanni par le bras et le fit asseoir à côté de lui. Puis avec un soupir il reprit : « Et puis tu te souviens combien de fois nous avons partagé tous les deux l'argent que me donnait mon père ! Et toute la journée à discuter, à parler, à citer. Tu te souviens de notre émotion quand nous avons eu entre les mains pour la première fois, le Livre des Figures de Joaquim ? Et la haine pour Boniface ? Et les discussions sur le siège vacant ? »

« Mais tu as encore tout présent à l'esprit ! Vraiment tout ! » intervint Giovanni, en regardant son ami si animé avec une légère ironie bienveillante sur son visage.

« Oh, oui ! » Fra Giacomo changea d'expression et devint soucieux, « ... Hélas, les choses sont allées d'une façon différentes de ce que nous espérions. Quelle tristesse, n'est-ce pas ? Selon moi, nous discussions trop et nous agissions peu : Nous ne cherchions pas le contact avec les gens, surtout les humbles et les pauvres. Cela a été notre erreur... »

« Tu crois ? »

« Oui, j'en suis convaincu. Mais nous ne devons pas nous rendre. Je continue à espérer, à faire des projets, à scruter les Ecritures pour trouver un signe... Mais toi ? Que t'est-il arrivé ? Comment donc es-tu arrivé ici ? »

Giovanni regarda un peu son ami en silence comme s'il soupesait les mots à employer, puis il commença à raconter à son tour.

« Ce n'est pas une longue histoire. Moi aussi, j'ai vite quitté Trente, comme toi. En trop d'occasions, je n'avais pas su retenir ma langue et certains animaux blancs et noirs, dont tu te souviens sans doute, avaient commencé à poser des questions et à me suivre avec insistance. Alors le bon évêque m'a appelé et conseillé de changer d'air. Ma famille connaissait un des administrateurs du monastère de San Zaccaria et avec la recommandation de l'évêque, il m'a emmené à Venise avec lui. Les sœurs m'ont mis à l'épreuve et comme je n'ai jamais manqué d'un peu d'intelligence, j'ai su gagner leur confiance et maintenant me voici ici à jouer le rôle de supérieur » Giovanni finit son bref récit, regarda fra Giacomo qui semblait stupéfait.

« Alors tu n'es pas un vrai frère de pénitence ? »

« Si, si. Maintenant je pense comme eux. Je suis déçu comme toi, mais au contraire de toi, je suis aussi tellement fatigué. Je crois que leur voie est la bonne. Ou du moins une des rares qui mène quelque part. Je n'ai plus envie de me faire des illusions... » Il s'arrêta et fit un geste de regret, « ... Combien de batailles avons-nous faites ! Aujourd'hui elles me semblent toutes inutiles. Je ne me sens plus de lutter comme autrefois. Toi, heureusement tu as revêtu la bure franciscaine et tu as donné un sens à ta lutte. »

« Le crois-tu ? »

« De la manière dont tu parles, il me semble que oui. »

« L'affaire est un peu différente de ce qu'elle en a l'air. Mais parle-moi de toi. Je suis plein de curiosité : ceux-là pensent que tu es leur guide et ont confiance en toi, mais en fin de compte, ce sont les sœurs de San Zaccaria qui t'ont nommé à ce poste. Je n'arrive pas à comprendre... »

« Je te répète que je partage leurs idées. Autrement je n'aurais pas accepté. Sauf que j'ai aussi des responsabilités. S'ils dévient ? S'ils détériorent le patrimoine de San Zaccaria ? Chaque mois, je dois faire un rapport au couvent. Ce sont presque tous des paysans. Si ça tourne mal ici, ils trouveront toujours un champ à cultiver quelque part, même s'ils ont tout donné. Mais moi, où je vais ? Il me faut rester en bon rapport avec les sœurs. Au point où j'en suis, elles seules peuvent me donner un emploi. Pour s'établir, il fallait y penser étant jeunes, faire une carrière aussi. Au contraire, comme tu l'as dit, on discutait

tous les deux : et l'apôtre Giovanni et l'abbé Gioacchino et le numéro de la bête... » Il s'arrêta, en secouant la tête avec un air de regret dans les yeux... « Combien de discussions et d'idées inutiles ! Je me suis rendu compte que la vie est plus simple, - ou plus compliquée – que nos discours d'autrefois. De toute façon, elle prend des chemins différents de ceux que nous croyons. »

Pendant un moment, fra Gioacchino eut l'impression de se retrouver à Trente, quand ils suggéraient une thèse et c'était toute une joute dialectique entre eux deux, à qui trouverait la meilleure définition. Alors il essaya de dire :

« Qu'est-ce que tu entends par différente ? Dans la substance ou... »

Giovanni cédant à l'irritation qu'il avait gardé en lui auparavant, à cause de la contestation qu'il avait subie au chapitre, l'interrompit avec agacement.

« Je t'en prie, laisse tomber ces distinctions vides ! Dis-moi plutôt, pourquoi tu leur as parlé de la nouvelle Babylone à ces gens là ? Ce sont de pauvres naïfs qui font ce qu'ils font parce qu'ils sont inspirés par un véritable esprit de pénitence et ne connaissent qu'un peu les Saintes Ecritures... Et puis si tu veux vraiment recommencer à discuter et que tu n'as rien de mieux à faire, rappelle-toi que Jean, quand il parle de Babylone, il veut dire Rome, la ville qui selon lui, était le négation même du mode de vie chrétien. »

Fra Giacomo n'arriva pas à résister à la tentation de citer :

« La grande prostituée qui est assise sur de grandes eaux, avec laquelle ont forniqué les rois de la terre et les habitants de la terre, se sont enivrés avec le vin de la prostitution. Jean, *Apocalypse*, 17, 1. »

Et il regarda son ami comme pour l'inviter à lui répondre sur le même ton.

Giovanni, au contraire, fit un doux sourire et haussant les épaules se borna à dire : « Je suis encore capable moi aussi de citer des prophéties. Ne crois pas que j'aie oublié les « loci » que nous avons sur le bout de la langue à chaque occasion, à propos ou mal à propos, les tirant souvent de notre côté si cela nous convenait mieux dans nos disputes. Mais cela n'a servi à rien alors et ne sert à rien maintenant. »

« Peut-être que tu as raison... » murmura le frère, essayant de se réconcilier avec son ami, « Et il est vrai aussi que j'ai couru le risque de semer le scandale parmi tes pénitents. »

Mais ensuite, il ne résista pas à la tentation de polémiquer et il ajouta : « Mais, aujourd'hui, la Babylone de l'Apocalypse, c'est l'Eglise officielle, avec toutes ses hiérarchies corrompues et ses déviations doctrinales. Tu le soutenais toi aussi, autrefois. Et ce serait bien que ce soit justement toi qui le leur enseignes à tes pénitents. Ils y réfléchiraient un peu, au lieu de travailler sans un moment de repos comme les Hébreux en Egypte. Tôt ou tard, si leur exemple fait trop de prosélytes, ils commenceront à constituer un danger pour tous les prêtres et les frères qui ont oublié l'esprit pour la chair. Et leur obéissance à l'Eglise ne servira à rien : ils seront persécutés et détruits pour qu'ils ne soient pas la semence de l'Eglise du troisième âge, celle de l'esprit. »

« Mais tu en es vraiment convaincu ? » Giovanni regarda le frère interdit et incrédule qu'il y eut encore quelqu'un capable de dire et de penser certaines choses. « Moi, je ne vois pas ces dangers. »

« Ils existent, ils existent ! Ceux qui sont aux commandes de l'Eglise aujourd'hui, sont les malfaiteurs qu'avait prédits Joaquim, ils sont toujours vigilants dans leur mauvaise conscience et ont le flair des limiers pour débusquer ceux qui peuvent démasquer leurs fautes. Et même, les limiers ils les ont bel et bien prêts chez eux ; ce sont les « domini canes » - avant tu le disais toi aussi – élevés pour persécuter celui qui ose critiquer les hiérarchies en les accusant d'hérésie. Ce sont eux les hérétiques ! »

Sans s'en apercevoir, fra Giacomo avait parlé de plus en plus fort, levé les bras en l'air et pris son attitude habituelle de prédicateur.

Le préfet de San Lorenzo le fixa un moment, hésitant à répondre ou non ; puis il se décida et le fit – mais pas, comme le remarqua avec regret fra Giacomo, avec la même fougue polémique qu'il avait d'habitude quand ils étaient à Trente, mais avec une sorte de détachement.

« Calme-toi ! Calme-toi ! Tu exagères comme d'habitude. Et tu te trompes. Je n'aurais jamais imaginé te retrouver aussi excessif. Maintenant écoute-moi en contradictoire. Face à l'innocence et l'esprit de paix, aucune arme n'arrive à vaincre. Ils pourront perdre ces quatre pauvres d'esprit et les chasser de San Lorenzo, mais tu auras déjà vu, toi aussi sans doute, combien est vaste et enraciné le mouvement des pénitents. Et il est destiné à s'étendre. Opposer le fer au fer et le feu au feu veut seulement dire détruire et si tu y arrives, battre tes ennemis ; mais non créer le nouvel ordre basé sur l'amour et l'esprit. Le troisième état dont parle Joaquim – s'il doit vraiment arriver – c'est l'amour entre les hommes qui doit l'amener. Les seules armes seront la pénitence, l'exemple d'une vie de pauvreté inspirée par l'Evangile et avoir appris à mettre en commun les fruits de son propre travail. François lui-même n'était-il pas au début un frère de la pénitence ? Et son cri n'était-il pas ' Poenitentiam agite ', « Faites pénitence » et il a eu du succès. »

Giovanni s'arrêta après ce discours et poussa un long soupir, comme si parler lui avait coûté une grande fatigue.

Depuis qu'il était à San Lorenzo en fait, il avait perdu l'habitude d'habiller de paroles les pensées qu'il ruminait en lui-même. La plupart du temps, au contraire, il était obligé de les cacher.

Il regarda fra Giacomo en secouant la tête, puis parut vouloir clore bonnement la discussion.

« Viens, allons au réfectoire, comme ça, on verra ce qu'il y a à manger aujourd'hui. Le dimanche il y a toujours quelque chose de bon. » Et il se mit à partir.

Mais le frère ne se le tint pas pour dit, et le prenant par le bras pour l'arrêter, il reprit :

« Alors, pourquoi Dieu a-t-il montré à Jean un ange qui criait « Prends ta faux et moissonne, car l'heure est venue de moissonner, car la récolte de la terre est déjà sèche » ? Crois-moi, la vengeance de Dieu envers celui qui a oublié ses devoirs de prêtre est proche. Et celui qui en sera l'instrument acquerra des mérites du ciel. La mesure est pleine... »

« Allez, Giacomo ! N'exagère pas ! Maintenant que tu appartiens à l'Ordre des Mineurs... »

« Même les franciscains que tu couvres de louanges, ont dégénéré » répliqua d'un ton passionné le religieux. Qui a été à la tête de toutes les persécutions des pauvres 'apostoliques' ? Qui a le plus intrigué pour envoyer au bûcher l'initiateur de leur mouvement ? Ce sont justement eux ! Je m'en rends compte seulement maintenant. Ils ont laissé tuer Gerardo Segarelli de Parme ! Mais la semence de sa prédication n'a pas été perdue. Il y a celui qui l'a recueillie... » hésita-t-il un instant, « Fra Dolcino..., voilà, je l'ai dit... Même si je sais que rien que de penser à son nom peut me coûter cher ; mais je sais aussi, que même s'ils ont détruit d'une manière horrible son corps, son âme est montée au ciel et de là, elle nous appelle à accomplir ce que lui, avait commencé. »

« Maintenant je comprends ! » murmura en lui-même Giovanni, « Il a encore en tête ce nom là. »

Et à voix haute, il gronda son ami.

« Mais Giacomo ! Ce que tu dis est dépassé. » et il le regarda plus consterné qu'en colère, « Et ce nom ! Il vaudrait mieux que tu ne le prononces plus jamais ce nom là ; Je ne pensais vraiment pas que tu n'aies changé en rien depuis l'époque de Trente ! Sur ce point, tu ne dois te fier à personne, même pas à un frère de pénitence comme moi. Tu dois me le promettre... Et puis tu te trompes ; Dolcino voulait seulement détruire... mais je t'en prie, n'en parlons plus... Veux-tu ? »

Il prit le frère par un bras et le poussa à le suivre sur le petit sentier qui conduisait au réfectoire sans lui donner le temps d'ajouter quelque chose.

Le soleil resplendissait en haut et tout autour de la place, on voyait les traces des travaux de restauration faits par les pénitents. Des poutres et des pierres gisaient en tas le long d'un portique. Dans un coin on avait creusé un trou pour la chaux. Derrière l'église les hirondelles filaient comme des flèches en haut et en bas du ciel, en effleurant le pré. Aucun bruit ne venait des champs. Seul arrivaient d'une maison donnant sur la place des voix de gens qui parlaient tranquillement.

Giovanni secoua la tête comme pour en chasser un doute et confia à son ami : « C'est sûr, tu as créé un grave dilemme dans mon esprit ! Tu m'as montré ta fidélité à un hérétique, brûlé sur le bûcher. Et je devrais te dénoncer à l'inquisiteur. Mais comment ferais-je pour dénoncer un homme que je crois être encore mon ami et qui, si je me souviens bien, à tant d'idées pareilles aux miennes ? Rien que d'y penser, cela me répugne. Voilà, j'ajouterai cette omission à tous les nombreux péchés que j'ai commis... »

Fra Giacomo s'arrêta contraignant son ami à se retourner.

« Ecoute, il vaut mieux que je retourne tout de suite à Venise. Je ne me sens pas de rester pour le repas. »

Giovanni réfléchit un instant, puis murmura seulement : « D'accord. Comme tu veux. Je t'accompagne. »

Les deux hommes changèrent de direction, coupant la place en allant vers la darse.

Un certain malaise s'était établi entre eux. L'un regrettait d'avoir mis son ami dans l'embarras par ses aveux imprudents. L'autre, parce qu'il craignait d'avoir provoqué une peur ou un soupçon que ses paroles ensuite n'avaient pas réussi à effacer. Ils continuèrent en silence pendant un moment, s'approchant tout doucement de l'amarrage de la barque de fra Giacomo.

« Et tes parents ? » demanda Giovanni.

« Ils reposent en paix. »

« Les miens aussi. »

Ils passaient devant le petit hôpital construit par frère Vincenzo. Sur le seuil, il y avait un jeune convers qui regardait vers eux, un sourire rigide plaqué sur son visage. Il avait la tête rasée, sa bure neuve toute froissée et une certaine ferveur dans son attitude.

Même à un simple coup d'œil, tout semblait propre et en ordre et même trop, que ce soit à l'intérieur ou autour de l'édifice.

En passant, fra Giovanni eut l'idée de complimenter Giovanni de cette initiative pour essayer de le remercier ; mais en le regardant bien, il avait l'air en colère et il n'en fit rien.

Ce fut Giovanni qui rompit le silence.

« Mais, quelle énergie tu as encore ! J'essaye de discuter paisiblement avec toi et toi au contraire tu t'enflammes tout de suite, comme autrefois ! »

Fra Giacomo ouvrit un peu le col de sa bure, parce qu'il commençait à avoir chaud. Il s'arrêta, fit deux pas à droite et se pencha pour boire, prenant l'eau avec une louche de cuivre dans un seau mis à l'ombre au fond de la place. En levant les yeux, il surprit le regard de Giovanni où il lui sembla trouver commisération et ironie à son encontre. Il hésita un moment puis il se hâta de dire : « Tu as raison... Mais vois-tu, si tu vivais à Venise comme moi et si tu étais obligé de voir tous les jours des abus et des injustices de toute sorte, crois-moi, tu serais, toi aussi rempli d'exaspération. Ce n'est pas facile de continuer à supporter certaines choses, sans rien faire. Et le climat en ville est maintenant celui du soupçon et de la violence. Les chaires se taisent et les Conseils de la république n'osent pas prendre des mesures contre le groupe d'arrogants qui ont tout en main désormais. C'est pour cela que moi aussi – après ce que nous nous sommes dit, je dois prendre mon courage à deux mains pour te dire aussi cela – je me suis lancé dans un complot. »

« Quoi ? Toi ? Il ne manquait plus que ça... »

« Oui, moi. Cela ne devrait pas t'étonner... J'ai adhéré à une conspiration qui, me semble-t-il, peut avoir de bonnes possibilités de succès. Elle a été mise sur pied par plusieurs maisons parmi les plus nobles et par des gens aux bonnes intentions. Le meilleur des artisans et des petits marchands de Venise. Et je crois la partie la meilleure du clergé. Si le coup réussit, on jouira à nouveau d'une certaine liberté. On pourra de nouveau parler. Alors on pourra attirer le peuple de notre côté et le convaincre de nous aider à rénover l'Eglise et la République... Tu imagines ? Ce sera le début d'un ordre nouveau, où les esprits qui s'inspirent vraiment de l'Evangile, auront la direction des âmes. Je ne crois plus maintenant que je pourrai voir la naissance des communautés évangéliques que nous rêvions dans notre jeunesse ; mais au moins, j'aurai aidé à jeter une semence d'où naîtra une plante vigoureuse. »

Cette fois, Giovanni eut l'air vraiment déconcerté. Embarras pour les dangereuses révélations reçues et commisération pour les idées de son ami se mêlaient à la fois dans l'expression de son visage. Mais il y avait surtout un profond désaccord.

« Je comprends maintenant les allusions et les questions de hier soir ! Même de ce point de vue tu n'as pas changé... Tu continues à confondre tes espérances avec la réalité. Je te le répète, la voie de la violence est une voie qui ne mène nulle part. Et puis, ces hommes dont tu me parles, assoiffés de vengeance et de pouvoir comme ils sont, une fois atteints leurs buts, tu crois qu'ils te laisseront aller prêcher librement la Nouvelle Jérusalem dans les rues ? Peut-être qu'ils sauront prendre des dispositions plus justes pour les marchands et les artisans, mais le ressort de tout ça restera toujours le gain, le prestige, la vanité. C'est dans la conscience des gens qu'il faut entrer. Conquérir leur âme par l'exemple. Tu me rends de plus en plus convaincu que c'est la bonté et non l'épée qui changera le monde ! »

Ils étaient arrivés au bord du rivage. Fra Giacomo resta pensif un moment comme s'il pesait les dernières paroles de son ami. Puis il secoua la tête. Il avait l'air de vouloir résister à une tentation puis il dit : « Et ces quatre âmes ici, qui ont fui le monde par peur d'affronter le mal, devraient en donner l'exemple ? »

Il eut l'air de regretter et jeta un regard intimidé vers Giovanni. Dans ses yeux apparut une sorte de remords.

« Je deviens méchant, je m'en aperçois C'est inutile de continuer. Nous revenons toujours sur nos pas. Je me rends compte que je me suis trompé en venant ici. Du reste, je l'avais dit à celui qui m'a suggéré d'essayer... Quittons-nous sans autres sujets de discorde, Giovanni ! Nous avons vu au moins, que nos buts sont les mêmes. Tout compte fait, cela t'intéresse aussi de donner ta contribution à la réalisation de la justice divine sur terre. C'est ce qui compte. D'autre part, nous sommes si pleins d'imperfections et si ouverts aux tentations du péché que nous avons bien peu de titres pour nous juger l'un l'autre. »

Giovanni était mécontent qu'après tant d'années sans se voir, leur rencontre finisse ainsi et il chercha les mots qui puissent convaincre son ami de rester encore un peu à San Lorenzo. Il le regarda comme s'il le voyait pour la première fois et il vit devant lui un visage où plusieurs traits s'étaient maintenus et même s'étaient accentués et d'autres avaient disparu. Il remarqua avec regret qu'il n'y avait plus sur ce visage l'expression ingénue d'autrefois, la lumière des yeux pleins de curiosité ; à leur place, il y avait maintenant des traits durcis, qui dénotaient une obstination et un manque d'assurance caché derrière un regard qui voulait paraître résolu. Il comprit qu'il valait mieux le laisser partir.

« D'accord, Giacomo. Il vaut mieux nous arrêter de discuter et que nous nous disions au revoir. Je suis content de t'avoir revu et de savoir que tu ne t'es pas perdu sur le chemin de la résignation mais que tu courres encore sur la grand route de la foi. Je t'en prie... » et il le prit affectueusement par les épaules, « Ne te laisse pas prendre par des desseins politiques obscurs et embrouillés. Tu n'es pas fait pour les intrigues, toi ! Rappelle-toi que la voie du bien est toujours simple. Dieu te protège. » Il lui jeta un regard entre affection et regret, se tourna brusquement et se dirigea vers le couvent où quelqu'un tapait sur un couvercle avec un bâton.

Fra Giacomo, resté seul, donna un coup d'œil à la barque pour voir si tout était en ordre, puis il leva les yeux vers la lagune. None était à peine passée et le soleil, bien haut, fulgurait de mille petites lumières sur la surface lisse de l'eau. Seules quelques mouettes sillonnaient le ciel ; fin comme une ligne, au fond de l'horizon, on apercevait le profil de Venise, ponctué par cent campaniles. Quelques cris d'oiseux ou des voix tranquilles au milieu des champs rompaient le silence. Il monta dans la barque et mit en place les tolets. Il regrettait pour Giovanni. Il se reprochait de n'avoir pas réussi, comme toujours, à se retenir d'exposer avec véhémence ses propres convictions et de n'avoir rien fait pour s'attirer la sympathie de son ami retrouvé. Ce n'est pas que sa vieille affection se fut éteinte, au contraire dès qu'il l'avait vu, ce fut comme si toutes ces années n'étaient pas passées et qu'ils recommençaient à parler après une interruption de quelques heures. Comme à Trente, où le matin, ils reprenaient, sans préambule, la discussion qu'ils avaient laissée en suspens la veille au soir. Le fait était que maintenant, une série de choix, s'accumulant l'un sur l'autre, avait rendue différente leur manière d'affronter les problèmes de la vie. Autres expériences, autres impressions, autres discours. C'était vraiment comme si en face de la même question, ils avaient élaboré des réponses différentes. Mais il sentait qu'était restée entre eux la communauté d'intérêts et d'idéaux d'autrefois. C'est pour cela qu'il regrettait qu'ils se soient tout de suite heurtés. Et c'était de sa faute. De son exaspération. Pour cela aussi il fallait en finir au plus vite avec ces messieurs de Venise. Et puis il regrettait aussi de quitter l'île pour replonger dans les tensions de la ville. Mais cela l'agaçait de l'admettre. Et ce débat intérieur le rendait nerveux.

« Est-ce possible » pensait-il, « qu'il en faille si peu pour affaiblir ma foi ? C'est un faux idéal cette paix artificielle ! Il faut lutter contre les leurres du mal et ne pas fuir devant eux. Qu'est-ce qui me prend ? Maintenant que pour la première fois je suis près de participer à un bouleversement qui peut ouvrir les portes à une 'renovatio', j'ai envie de tout planter, Mais quelle belle détermination ! Quel homme de caractère ! » Il se tourna en colère vers le pieu pour délier la corde qui tenait la barque attachée. Avec des gestes brusques il prit en mains une rame pour la mettre à l'eau quand il entendit dans son dos la voix pleine d'excitation d'Ottolina.

« Vous partez, père ? Sans vous souvenir de moi ? »

Fra Giacomo se redressa pour la regarder, embarrassé. Jusqu'à présent, il avait espéré que la jeune fille ne se souviendrait pas de la demande du soir précédent. Il ne put que dire : « Non, mais... »

« J'ai la permission de venir à Venise. Quand ils ont su que vous me preniez sous votre protection, mes parents n'ont rien eu à me dire ; si vous aviez vu la tête épouvantée de ma mère ! La peur qu'elle a, rien qu'à entendre parler de Venise ! mais elle ne pouvait quand même pas faire marche arrière. Elle vous recommande de ne pas me perdre de vue. Mais vous verrez, je ne vous ennuierais pas. Si comme vous l'avez dit, vous me trouvez une bonne dame qui m'accompagne, je me promènerai toute la journée. Je veux tout voir. Vraiment tout... Puis-je monter sur la barque ? »

Maintenant qu'il pouvait la voir en pleine lumière, Giacomo sentit un frémissement dans tout son corps et son cœur cessa un instant de battre.

Confus, il ne put que balbutier quelque chose alors qu'il lui tendait la main pour l'aider à monter sur la barque.

« Allez ! allez ! Assieds-toi au milieu. Ce n'est pas très facile mais en deux heures et même moins, nous serons à Venise. »

« Si vite ! Je croyais que le voyage durerait davantage. »

Et plus par une malice ingénue que par astuce de femme, Ottolina, à peine assise, leva le bras pour arranger son chignon et mit en évidence son sein. Sans lui répondre, détachant vite ses yeux d'elle, fra Giacomo éloigna d'une poussée la barque de la rive et se mit à voguer, d'abord avec une rame puis avec les deux ; Ils regardaient tous les deux alentour pour ne pas se regarder dans les yeux et rapidement l'île leur apparut lointaine. La jeune fille avait tendu sa main hors de la barque et l'avait plongée dans l'eau, provoquant un petit sillage plein d'écume. Le frère voguait à grande haleine, en silence. Mais tous les deux pensaient à la même chose. A un certain moment, Ottolina rompit le silence.

« Et vous voguez ainsi jusqu'à Venise ? Vous devez avoir de beaux muscles ! Je l'ai dit hier soir que vous étiez robuste. Je dirais même que vous avez plus de force que tant de frères de San Lorenzo, plus braves à faire pénitence et à bêcher ou à faire... Il vaut mieux que je me taise sinon vous penserez du mal de moi... » Un sourire qui voulait être modeste mais qui ne l'était pas apparut sur

son visage. Fra Giacomo eut tout de suite l'envie de lui dire de se taire et d'arrêter ce jeu d'allusions et de provocations.

Il était très agacé, parce qu'aussi en lui-même il n'avait pas encore décidé ce qu'il avait de mieux à faire... Mais subitement il fut pris par la crainte qu'elle se sente offensée, qu'elle se renferme sur elle-même et qu'il perde une belle occasion. C'est ce qu'au fond il voulait. Comme s'il s'agissait de la voix d'un autre, fra Giacomo s'entendit dire : « C'est sûr que si je veux, je peux voguer comme ça jusqu'à Venise. Mais je pense qu'à mi chemin, nous nous arrêterons au milieu de la lagune » Et il la regarda droit dans les yeux.

Avec un sourire complice, Ottolina répondit : « Comme vous voulez frère Giacomo. »